

Alain Rénier et son projet de « morphologie des lieux significatifs »

Bernard Duprat, professeur honoraire des E.N.S.A., France,

professeur invité à l'ENAU, université du 7 novembre à Carthage.

Allocution aux Journées doctorales 2010 dédiées à la mémoire d'Alain Rénier

20-21 Mai 2010

Monsieur le président, Madame la directrice, Chers collègues et chers amis, Mesdames et Messieurs,

Chaque mois de mai, je ne manque pour rien au monde ce qu'Alain Rénier appelait un rituel profane. Il me conduit dans ma famille en Espagne et m'empêche donc malheureusement d'être présent aux journées doctorales 2010 de l'ENAU.

Cependant, comme vous avez donné cette année une valeur commémorative exceptionnelle à ces journées, permettez-moi d'être parmi vous en pensée et de participer dans la mesure du possible à cette réunion à distance.

Et je remercie notre collègue Mounir Dhouib, non seulement d'avoir organisé ces journées, mais aussi d'avoir accepté de lire ce message, que je vous adresse à tous, et tout particulièrement bien entendu aux amis et à la famille d'Alain.

Je voudrais évoquer son souvenir par quelques considérations sur les convictions scientifiques et épistémologiques que nous partageons, je crois, et sur sa façon de voir les relations qui pourraient être établies entre morphologie et sémiotique.

Entre cette « science des formes » et cette « science des lieux », pour reprendre ses propres expressions, toujours en vigueur et très structurantes de la formation doctorale de l'ENAU.

Et si nous commémorons aujourd'hui tous ensemble ce qu'il fut pour nous et ce qu'il nous apporta, ici à l'Enau, ce serait bien sûr lui rendre un réel hommage que de poursuivre le projet scientifique qui avait émergé de nos discussions. Celui d'une « morphologie des lieux significatifs et de leurs configurations », selon le vocabulaire qu'il employait lui-même.

Et, plus encore qu'un hommage, ce serait ainsi remplir ce que nous pouvons considérer comme un devoir scientifique, qui nous incombe donc à tous.

Ce sont sans doute la formule d'Henri Focillon « *La forme se signifie* » et l'ouvrage de Vladimir

Propp intitulé «

La

morphologie du conte merveilleux

», qui firent que le professeur Rénier sollicita ma collaboration au projet de DEA que vous l'aviez chargé de concevoir et de mettre en œuvre.

C'était à Lyon en février 1996, en marge d'un séminaire d'enseignants que nous lui avons demandé de présider, connaissant son expérience dans les formations de formateurs et de formation pour adultes.

Nous nous rencontrions alors lui et moi pour la première fois.

Mais je savais qu'il avait été un acteur de premier plan de la réforme des études d'architecture du ministre André Malraux, qui avait précipité l'écroulement de l'enseignement académique des Beaux-arts à l'époque où je faisais mes études.

Et, bien sûr, je savais aussi qu'il avait été un des pionniers de la recherche dans les écoles d'architecture françaises dès son retour du Québec.

Bref, qu'il s'agisse d'abattre l'académisme devenu inepte ou de développer la recherche scientifique, ma génération d'étudiants adhéra à de telles idées et nous savons à quel point il les a défendu. Nous en avons souvent parlé ensuite lors de nos rencontres régulières ici, sous l'angle en quelque sorte de souvenirs communs.

J'avais profité de ce séminaire pour dresser un état d'avancement de mon HDR et Abdelkader Bensaci celui de sa thèse. Nos travaux respectifs portent du reste la marque des commentaires et des critiques qu'il nous fit ce jour là, à des points de vue aussi bien sémiotique que systémique.

J'avais rédigé quant à moi un texte intitulé « L'analyse architecturale et ses réquisits idiographiques », qui devait être diffusé ensuite en interne dans un recueil des communications à ce séminaire baptisé : « Mélanges offerts à Alain Rénier » .

C'était bien sûr pour lui manifester notre reconnaissance et notre estime.

J'y invoquais Focillon et Propp en exposant la problématique et les méthodes d'analyse morphologique du L.A.F. Et j'avais aussi fait référence aux analyses axiologiques de textes doctrinaux qui constituaient une partie de mon enseignement.

Mais j'ignorais que ces citations théoriques et cette pratique de l'analyse du discours parlaient tout particulièrement à notre invité et allaient l'inciter à ajouter notre approche morphologique à la panoplie des disciplines qu'il estimait nécessaire d'introduire dans la formation à la recherche destinée à instaurer à l'Enau un doctorat d'architecture.

Bien sûr, sémiotique et morphologie se présentent comme des objets de connaissance distincts, bien que la sémiotique passe pour une science « englobante », comme disait Rénier, notamment lorsqu'il s'amusait par là à faire pièce à ses détracteurs qui briguaient le pouvoir de leurs propres disciplines sur la recherche en architecture.

Mais le livre de Propp avaient pour nous, morphologues, une valeur exemplaire, bien qu'il s'agisse de théorie de la littérature et de méthodologie d'analyse de formes littéraires et non pas architecturales.

Et il devait incontestablement être rangé parmi les travaux précurseurs, comme ceux de Goethe ou de D'Arcy Thompson dans les domaines de la Nature où la morphologie eut son mot à dire. Ou ceux de Viollet-le-Duc et de Bourgoin, ou encore ceux de Baltrusaïtis et de Focillon, dans le domaine de l'architecture ou dans des domaines proches. Sans omettre bien entendu l'imposant monument morphologique élevé au XXe siècle par les sciences du langage. Bref, un petit livre indispensable pour nous dans notre bibliothèque spécialisée.

Du côté des sémioticiens, il en allait évidemment de même, car la « Morphologie du conte »

avait eu un rôle déterminant dans l'élaboration de la théorie sémiotique de Greimas.

Comme nous le savons tous ici grâce à l'enseignement d'Alain Rénier, elle met au premier plan des programmes narratifs et actantiels, que le discursif recouvre et dissimule tant que l'on analyse le texte ou le récit sans méthode adéquate.

C'est ce que Propp avait bien vu, le premier.

Et on peut penser à peu près la même chose, *mutatis mutandis*, des formes architecturales, dont les manifestations de surface dissimulent assurément des principes d'organisation spécifiques. J'entends pas là des « schèmes plastiques » qui peuvent être mis en évidence, en quelque sorte à des niveaux plus profonds, par des méthodes d'analyse elles-aussi adéquates.

Et sans chercher bien entendu à assimiler un domaine d'investigations à l'autre, un certain parallélisme semblait néanmoins possible pour en tirer des leçons.

Au LAF, nous sommes persuadés qu'en matière d'architecture il y a de multiples recherches à mener dans cette problématique schématologique, car, comme disait le théoricien des formes François Dagognet : « *N'allons pas imaginer que tracer le moindre trait soit une opération facile, anodine, arbitraire* ».

Bref, si la forme conçue ou produite par l'homme est déterminée, alors il faut tenter d'expliquer comment et pourquoi, c'est-à-dire s'atteler à cette tâche en architecture aussi, sans rien ignorer des efforts déjà accomplis dans les domaines précurseurs.

Or, comme vous le savez, Alain Rénier collaborait avec l'équipe de recherches sémio-linguistiques de l'EHESS et se référait explicitement à la sémiotique greimassienne pour définir plus particulièrement la sémiotique de l'espace vécu qui l'intéressait, lui, en tant qu'architecte.

Mais c'étaient bien les formalistes russes qui avaient posés la première pierre de l'édifice et nous partagions en quelque sorte un ancêtre épistémologique commun.

De son côté, la formule restrictive de Focillon « *La forme se signifie* », que, nous morphologues, prononcions en appuyant sur le « se » de « se signifie », avait, elle aussi, un écho positif pour Alain Rénier.

Du côté morphologique, elle cautionne le postulat d'une étude des formes « en elles-mêmes et pour elles-mêmes » comme Saussure l'avait imposé à l'étude de la langue. Et aussi, selon au fond l'idée ancienne que « l'art imite l'art », elle supporte le postulat d'un auto développement des contenus morphiques, à l'instar de l'auto développement des contenus de pensée mis en évidence par un épistémologue comme Popper. Disons, au plus court, que les architectes et les bâtisseurs produisent et mettent en jeu des phénomènes plastiques, même lorsqu'ils ne s'en aperçoivent pas ou s'en désintéressent, du simple fait que leurs bâtisses occupent inévitablement une portion définie d'espace, quels que soient les moyens adoptés pour produire cette définition et les principes d'organisation de ces formes spatiales.

Pour le sémioticien, de son côté, dire « se signifie » renvoyait avant tout bien entendu à un processus de signification familial. Et limiter par décision de méthode le contenu de signification au seul contenu morphique des édifices, comme nous le faisons, constituait simplement pour Alain Rénier une précaution élémentaire.

Précaution parfaitement légitime et nécessaire pour définir un objet de connaissance bien identifié au prix d'une restriction explicite du champ d'investigation encore trop inexploré des sémiotiques visuelles et spatiales.

Autrement dit, bien que très antérieure à la naissance de la sémiotique, la précision de Focillon nous permettait de réfléchir à la construction d'une morphologie spécifique au domaine de

l'architecture et en même temps à son positionnement scientifique par rapport à d'autres disciplines, et en particulier la sémiotique, qui trouve naturellement nombre d'autres processus de signification à l'œuvre dans l'architecture des édifices.

Alain Rénier avait intitulé « Cours de positionnement scientifique » une bonne part des enseignements du DEA et de telles visées épistémologiques lui convenaient parfaitement... puisqu'il se réservait d'englober à volonté toute morphologie dans une sémiotique visuelle plus large.

Nous en discussions longuement et souvent ; bref, du jour où je suis venu en Tunisie, j'ai été enchanté de prendre des cours particuliers de sémiotique de l'espace.

C'était dans l'environnement aussi littéraire qu'enchanteur des faubourgs de Carthage, pendant quelques années au Megara, puis dans les jardins d'Amilcar.

Vous savez qu'Alain Rénier enseignait que les lieux qui nous reviennent les premiers en mémoire dans un « parcours narratif » comme celui que je suis en train de retracer, sont les plus significatifs de notre expérience vécue.

Et nous sommes assurément nombreux ici aujourd'hui à avoir à nouveau en pensée ces lieux enchanteurs devant les yeux, à la simple évocation de ces rencontres savantes avec lui, où nous en apprenions beaucoup.

Ce positionnement scientifique raisonné, nous conduisit aussi à accorder notre vocabulaire si ce n'est nos concepts principaux.

C'est ainsi, par exemple, que le mot « segment » n'avait pas pour Alain Rénier le sens que nous lui donnons en morphologie. Et il lui ajoutait aussi la notion de « fragment », que les

morphologues écartent de leur monde empirique sauf lorsqu'il s'agit de tessons archéologiques. Bref, le couple fragment/segment inversait pratiquement le sens adopté par les uns et les autres.

Il s'imposait donc de le définir d'abord entre nous, afin que les étudiants nous comprennent et ne confondent pas indistinctement ce que nous disions.

C'est-à-dire qu'il s'imposait de dissiper un peu le désarroi que nous lisions parfois dans leurs yeux pendant les cours, lorsqu'ils s'apercevaient que les carrés sémiotiques ont généralement des formes de rectangles voire de polygones étoilés plus ou moins réguliers et que, dans les sciences dites humaines, le fait que les professeurs utilisent les mêmes mots ne prouve pas toujours qu'ils parlent des mêmes choses.

Plus sérieusement : nous parlions aussi de morphologie en essayant d'approfondir la question. Alain Rénier comprenait évidemment parfaitement celle que nous faisons, mais il nous suggérait aussi de mettre nos instruments en œuvre pour saisir les formes de l'espace humain tel qu'il est vécu ; ce qui l'intéressait au plus haut point, quitte à faire passer au second plan le travail plastique que les architectes mettent trop spontanément en vedette dans leur expérience immédiate, et qui manipule un espace de représentation rationalisé d'une toute autre nature.

Et c'est encore une différence de vocabulaire, qui demandait un approfondissement conceptuel, qui nous amena à en discuter.

Le postulat que les formes produites par l'homme sont organisées est un postulat rarement trop fort, même et surtout lorsque cette organisation ne saute pas au yeux de prime abord. Et l'idée que ces formes présentent dans le domaine de l'architecture des articulations intrinsèques entre des unités élémentaires elles-mêmes manifestes et à expliquer, ne paraît pas extravagante.

Mais à chaque fois, c'est la conformation de l'édifice qui est visée et saisie. Celle que les architectes dessinent pour la faire voir ou la faire construire telle quelle. Celle qui paraît occuper l'étendue physique comme un bloc, où nous pourrions couler une matière compacte en utilisant l'enveloppe extérieure de l'édifice comme un moule, c'est-à-dire au sens étymologique comme une forme. Et pour l'étudier, le morphologue peut parfaitement se contenter d'une maquette en

plâtre, pourvu qu'elle reproduise avec une fidélité suffisante l'identité morphologique de l'édifice dont elle est la maquette voire la réplique.

Or les édifices ne sont généralement pas fait pour servir de moule à remplir de sable, de cire ou de plâtre, bien qu'ils soient creux. Le morphologue y trouve donc immédiatement aussi un second thème d'analyse : celui des divisions intérieures de l'espace contenu dans « le solide d'englobement » qu'est l'édifice, comme disait Rénier. Bref, plutôt dans ce cas la maquette en carton. Et rien n'impose que les caractérisations morphologiques de l'espace interne correspondent en tous points à celles que l'on relève sur la masse bâtie observée de l'extérieur.

Mais cet espace interne étudié par le morphologue reste celui de la géométrie ou de la mécanique. Il est essentiellement continu, homogène et isotrope, c'est-à-dire, comme Panofsky l'indiquait déjà, qu'il réalise une objectivation du subjectif, qui assura du reste le triomphe des sciences modernes.

La sémiotique de l'espace telle qu'Alain Rénier la concevait prend plutôt en compte un « espace » radicalement différent bien qu'il porte le même nom : un espace discontinu, hétérogène, anisotrope. C'est-à-dire défini comme ensemble articulé de lieux significatifs dépendant de programmes d'action interdépendants et pouvant être décrits comme autant de configurations spatio-temporelles différenciées : le coin du tapis du salon où on joue le dimanche avec les enfants, pour reprendre un exemple qu'il donnait souvent.

Mais il y a beaucoup d'autres coins distincts dans le salon, soit dans le temps au même endroit soit dans l'espace au même moment soit encore à d'autres endroits à d'autres moments parce que l'on fait dans la maison bien autre chose que de jouer avec les enfants.

En transposant ainsi dans le champ de l'architecture un espace dont la *Morphologie du conte* avait donné une première compréhension dans le champ littéraire du récit, développée ensuite par l'école de Paris sous le concept de « localisation spatio-temporelle », Alain Rénier ouvrait une piste à des recherches morphologiques qui ne demandent encore aujourd'hui qu'à être poursuivies.

Une morphologie des configurations spatio-temporelles qui définissent ces localisations. Et une morphologie qui nous propose beaucoup de questions nouvelles.

Questions nouvelles, car les discontinuités manifestes grâce auxquelles nous observons l'organisation des formes des édifices, ne définissent pas les contours variables de l'étendue dans laquelle ces configurations spatio-temporelles se réalisent.

Il nous faut donc imaginer des moyens d'analyse spatiale neufs pour repérer ces localisations et les discontinuités spécifiques qui leur donne forme dans l'espace. Et elles pourraient être aussi bien de nature matérielle, proxémique qu'ambientale tout à la fois.

Questions nouvelles, car les structures intelligibles des conformations spatiales des édifices, ne correspondent pas exactement aux relations disons « syntaxiques » que l'espace vécu établit entre des configurations temporelles et spatiales diversifiées par des programmes d'action enchaînés entre eux par la vie elle-même.

Il nous faut donc imaginer des modélisations structurales neuves capables de rendre compte de ces enchaînements pragmatiques en même temps que des relations entre unités spatiales qu'elles induisent.

Questions nouvelles enfin, car la conformation des édifices ne demande pas la plupart du temps à être considérée comme un état dans le temps, dont il conviendrait d'étudier les transformations diachroniques, alors que les localisations d'actions varient de toute évidence avec le temps.

Et rien n'impose non plus que l'accumulation de ces configurations multiples coïncide avec la conformation structurée des salles dans lesquelles l'édifice les abrite.

Les cas où le champ des configurations spatio-temporelles produites par les habitants et la conformation physique de la bâtisse coïncident d'assez près sont sans doute rares : peut-être pouvons-nous penser à cet égard à l'habitat dit spontané étudié par notre collègue Ali Zribi.

Cela serait à étudier

Le cas où la conformation de l'édifice est suffisamment lâche et vaste pour supporter toutes les configurations pertinentes de la vie de l'habitant est sûrement un cas idéal. Mais faut-il alors envisager des déterminations morphologiques conjointes entre conformations et configurations ? Cela serait aussi à étudier.

Le cas où la spatialisation de la vie butte sur les murs est probablement le plus fréquent. Cela vaudrait donc aussi la peine de l'étudier d'assez près pour y remédier.

Il y avait en effet dans l'approche d'Alain Rénier, ce qu'il considérait lui-même comme un fonctionnalisme, tourné vers la conception architecturale suivant une doctrine d'action positive, visant à améliorer la vie des habitants en lui accordant respect et attention. C'est-à-dire en prenant garde à ne pas désorganiser par ignorance l'espace tel qu'il est vécu dans les différents programmes d'action de l'habitant lui-même.

Un fonctionnalisme humaniste et savant.

Prendre en compte cette doctrine pour former des architectes dans cette perspective d'un côté, répondre de l'autre à ces questions scientifiques par un programme de recherche mené dans cette problématique morpho-sémiotique consiste assurément, comme je le disais en commençant, à rendre hommage à Alain Rénier et à faire fructifier ici à l'ENAU son enseignement comme il l'espérait lui-même.

Je sais bien que nous avons tous ici à cœur d'en poursuivre l'investigation et que des travaux de valeur ont commencé à le faire. Il en avait suffisamment indiqué la direction.

Mais tel que je l'ai connu, il n'imposait pas ses vues, il cherchait à guider ses interlocuteurs sur

leurs propres chemins. Il faisait sans doute sienne la belle formule des auspices romains qui, en regardant le ciel, disaient : « *laissez ces oiseaux prendre leur vol comme bon leur semble* ».

Je sais bien que nous lui en sommes tous reconnaissants et que nous n'oublions pas tout ce qu'il en espérait.

B.Duprat, Le Sablas, mai 2010